

VOYAGE

PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE

RESUMÉ GÉNÉRAL DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES

DE MAGELLAN, TASMAN, DAMPIER, ANSON, BYRON, WALLIS, CARTERET, BOUGAINVILLE, COOK, LAPÉROUSE, G. BLIGH,
VANCOUVER, D'ENTRECASTEAUX, WILSON, BAUDIN, FLINDERS, KRUSENSTERN, PORTER, KOTZEBUE,
FREYCINET, BELLINGHAUSEN, BASIL HALL, DUPERRÉ, PAULDING, BERCHÉY,
DUMONT D'URVILLE, LUTKE, DILLON, LAPLACE, B. MORRELL, ETC.

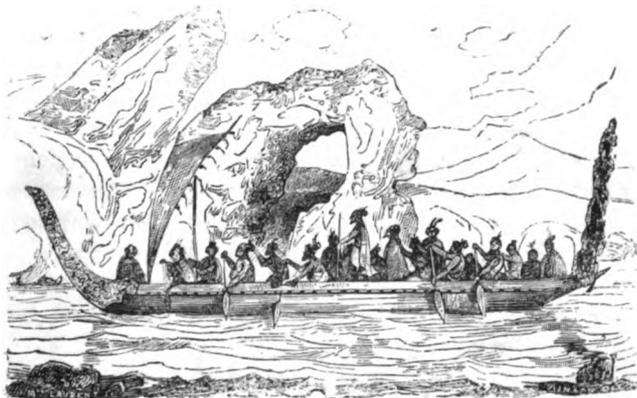
Publié sous la direction de

M. DUMONT D'URVILLE,

CAPITAINE DE VAISSEAU.

Accompagné de Cartes et de nombreuses Gravures en taille-douce sur acier, d'après les dessins
de M. DE SAISON, Dessinateur du Voyage de *P'Asirolabe*.

TOME SECOND.



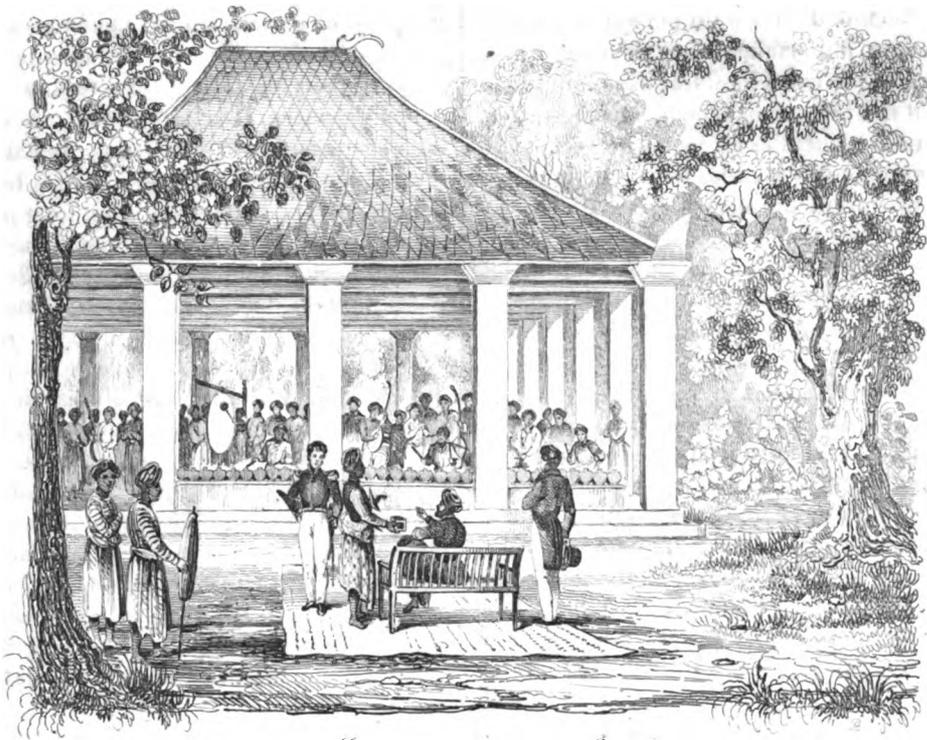
Pirogue de guerre de la Nouvelle-Zélande

R. 56436

A PARIS

CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DU PAON, 1;
ET CHEZ HENRI DUPUY, RUE DE LA MONNAIE, 44.

M DCCC XXXV.



3. *Maison de l'Empereur de Siam.*



4. *Rhinocéros de Java.*

lais né date guère que de 1816. A cette époque, on reconstruisit ses divers bâtimens avec plus d'ordre et de symétrie. Les jardins antiques et rudes furent convertis en jardins anglais ; on utilisa les eaux abondantes de la vallée ; on les fit monter en jets, tomber en cascades ou en gerbes. A ces améliorations de simple agrément, le baron Van-der-Capellen ajouta bientôt des innovations plus utiles. Il établit à Buitenzorg un jardin botanique qu'il confia à la direction du savant Reinwardt, remplacé depuis par le docteur Blume. Dans ce jardin, furent rassemblés, à grands frais, non-seulement tous les végétaux que produit le sol fertile de Java, mais encore une multitude de plantes des Moluques, du Bengale, du Brésil, de la Chine, du Japon et de l'Australie.

Nous vîmes une à une toutes ces merveilles, le palais et ses beaux salons de réception, le jardin botanique, les pièces d'eau, le parc, les bosquets, les vergers où dominait l'oranger, la campagne que coupaient mille ruisseaux. C'était, dans l'intérieur des terres javanaises, un spectacle qui frappait davantage par le contraste, par la couleur toute asiatique du paysage, par le mouvement du terrain et l'aspect des petites cases malaises qui se trouvent dans le rayon du grand édifice (Pl. XXIX — 1).

Avant que la résidence de Buitenzorg eût été, comme celle de Krawang, réunie à celle de Batavia, elle formait cinq arrondissemens, celui de Buitenzorg proprement dit, et ceux de Parong, de Jassinga, de Tji-binong et de Tji-baroussa. Chacun de ces arrondissemens obéissait à un chef indigène chargé de la police, et qui se nommait, dans le premier, *Andipatty*, dans les trois autres, *Demang*. Quoique ces districts soient des plus riches que renferme l'île de Java, leurs revenus aurlent à peine suffi à couvrir les frais d'administration, si le gouvernement ne s'était réservé, dans tout leur ressort, le monopole des cafés à un prix qui offre de grands bénéfices. La résidence elle-même, chaque jour plus réduite par suite d'aliénations successives, ne se compose plus aujourd'hui que du château et de quelques terres peu considérables, situées entre les rivières de Tjiliwong et de Tjidanie, distantes à peine d'une demi-lieue l'une de l'autre.

Après avoir ainsi vu les pays vassaux des Hollandais, je brûlais du désir de voir un pays purement malais et où les vieilles mœurs indigènes ne se fussent pas effacées. L'occasion fut heureuse pour moi. Un des commis de la maison hollandaise, brave jeune homme nommé Piter,

allait être envoyé dans le pays de Bantam pour surveiller un grand achat de riz qui devait être dirigé sur Anjer, l'un des ports de la contrée. Je devins son compagnon de route.

Nous partîmes de Batavia le 19 octobre, dans une excellente calèche ; et le lendemain, après avoir traversé la rivière Tjikandi et admiré une magnifique campagne, nous entrions à Ceram, la capitale actuelle de l'État de Bantam. Cet État de Bantam, divisé en deux régences, l'une du N., l'autre du S., compte neuf cent quatre-vingt-trois d'essas ou villages. C'est un des pays les plus intéressans de Java. Long-temps il fut indépendant de l'autorité batave ; mais, depuis que le gouverneur-général Daendels a soumis par les armes un des sultans du pays qui avait cherché à inquiéter les districts voisins, Bantam est devenue presque une annexe des districts de Batavia. Ceram, située dans l'intérieur des terres, est une jolie ville, bien peuplée, bien bâtie. La maison du résident où nous descendîmes est située en face du *dalam* du régent indigène. C'est une habitation élégante, commode, près de laquelle se trouvent la maison du secrétaire de la résidence, quelques autres habitations européennes, le corps-de-garde et les casernes de la garnison.

A Ceram, je vis des Malais avec leurs costumes, leurs mœurs, leurs allures nationales. Déjà, dans les campagnes des environs, j'avais aperçu une foule d'hommes et de femmes du peuple, diversement costumés. Le vêtement le plus ordinaire consistait pour les hommes en un grand *sarong*, sorte de pagne à fleurs, et un *kolambi*, espèce d'habit à manches courtes ; pour les femmes, en une jupe à carreaux, avec un vêtement par-dessus qui leur serre le haut du corps comme un spencer un peu long. Les hommes sont coiffés d'un mouchoir roulé en forme de turban ; ils portent tous le cris à la ceinture. Les femmes ont les cheveux relevés sur le sommet de la tête et d'énormes pendans d'oreilles. L'un et l'autre sexe marchent pieds nus (Pl. XXIX — 3).

Dans les classes plus élevées, le costume varie suivant les circonstances, les temps, les lieux, les fonctions de l'individu. Ainsi il y a, pour les dignitaires qui entourent les sultans, un costume de cour et un costume de guerre. Le costume de cour oblige à garder les épaules, les bras et tout le buste nus ; il ne comporte qu'un seul cris au côté droit, et un instrument tranchant au côté gauche. Ce second instrument, nommé *wedung*, a la forme d'un couteau. C'est une arme presque symbolique, qui signifie que la

prévalut il y a trois ou quatre cents ans. Les prêtres de Bali ont le même caractère, la même tenue, les mêmes privilèges que ceux du continent indien : ils suivent la même vie mystique, vie de contemplation et de prières (Pl. XXXIII—3).

La dernière relâche de *la Favorite* sur la côte javanaise eut lieu à Baniou-Wangui. Baniou-Wangui est le district sud-est de l'île. Jadis abandonné et désert, ce territoire est couvert aujourd'hui de riches caféeries. Le chef-lieu, Baniou-Wangui, était autrefois un amas de cases chétives construites auprès d'un fort protecteur de cette côte. Les tigres infestaient les environs, et des cratères voisins envoyaient leurs laves sur le rivage. C'est pourtant au milieu de ces solitudes horribles que le gouvernement voulut fonder des plantations fructueuses et peu coûteuses. Il fallait défricher des forêts, ouvrir des communications dans le sein d'un pays presque impénétrable. A ces travaux affreux, on destina les indigènes condamnés pour meurtre ou pour vol. D'abord ces malheureux ne s'y prêtèrent qu'avec répugnance, aimant mieux périr de faim dans les forêts que de traîner, dans de telles fatigues, une existence misérable. On vit que la désertion allait rendre la colonisation impossible; on y pourvut. Les condamnés purent faire venir leurs familles et s'établir en ménages sur le lieu à eux assigné pour prison. Cette mesure réussit à Baniou-Wangui, comme elle a réussi partout. Les cultures s'étendirent, des hameaux se fondèrent, on gagna du terrain sur les tigres, on bâtit des cases sur les plateaux intérieurs. Celle du résident est située à peu de distance de la grève. C'est une jolie maison à colonnades, environnée de cases (Pl. XXXI — 2). Une longue et belle avenue de cocotiers conduit vers le village et la baie. Sur la gauche est le fort, ceint d'un fossé profond et qui montre dix pièces d'artillerie dans les embrasures de ses remparts gazonnés. Des magasins en pierre de taille, des casernes et une poudrière complètent ce système de défense. La garnison ordinaire est de cinquante hommes. A l'intérieur, croissent d'immenses vergers de café, au milieu de hautes forêts vierges où ils sont comme étouffés. Entourés de tigres, les planteurs semblent s'être entendus avec eux pour vivre sur le pied de rapports inoffensifs. Des tigres d'une taille énorme viennent même parfois se promener au milieu des cases à certaines heures du jour, sans que les femmes et les enfans paraissent s'en effrayer beaucoup. Après avoir obtenu quelque chose à manger, ils retournent vers la forêt pour y chasser les daims et les cerfs. Cependant les

tigres ne sont pas toujours aussi débonnaires; des chevaux, des chiens, des bœufs disparaissent assez souvent. Quand ces raptus deviennent trop fréquents, on organise une battue, où l'on prépare des fosses recouvertes de feuillage dans lesquelles le tigre tombe à la merci de ses ennemis.

Le rhinocéros unicorne, connu des naturalistes sous le nom de rhinocéros de Java, se rencontre fréquemment dans ces forêts, et surtout dans leurs profondeurs les plus marécageuses. Il est rare que cet animal attaque l'homme. Doué d'une force extraordinaire, il ne s'en sert que pour se défendre quand on lui dispute le passage. Duvaucel, qui a le mieux décrit ce pachyderme, dit que cette espèce est une des moins grandes connues. Sa corne, qui ne pousse qu'avec l'âge, semble se polir et s'arrondir par le frottement. Sa peau est plissée sous le cou, au-dessus des jambes en arrière des épaules et à la cuisse. Le pli des épaules embrasse tout le corps, et les plis des jambes sont de toute la largeur de celles-ci. Les autres finissent insensiblement avant d'arriver à la limite du corps vers laquelle ils se dirigent; mais le caractère le plus remarquable de la peau de ce rhinocéros se trouve dans les tubercules, pour la plupart pentagones, dont elle est revêtue. On la dirait couverte d'une sorte d'écaillés, bien que ces tubercules ne soient que des éminences épidermoïques, qui laissent leur empreinte sur la couche générale de l'enveloppe tégumentaire. Les seuls poils qu'on aperçoit sur le corps prennent naissance dans une dépression qui occupe le centre des tubercules, et ces poils, de couleur noire, sont beaucoup plus fournis en deux endroits seulement, sur les bords des oreilles, et dessous et dessus la queue. Le rhinocéros de Java, comme ses congénères, ne vit que d'herbes, de racines et de jeunes pousses d'arbre. Il se plaît dans les lieux humides et ombragés, et se vautre avec délices dans la fange des marécages (Pl. XXXI—4).

Après une relâche de quelques jours à Baniou-Wangui, *la Favorite* quitta cette baie et appareilla pour Hobart-Town. Elle avait ainsi parcouru presque baie par baie, chef-lieu par chef-lieu, toute la côte orientale de Java, la moins fréquentée et la moins connue.

Le Kangaroo était alors aussi par le travers de cette côte. Il avait quitté le mouillage de Sourabaya, et s'engageait, dès le 30 octobre, dans le détroit de Bali pour gagner de là les grandes mers australes. Mais avant de perdre de vue ce territoire javanais, objet de tant d'études,

il est utile de résumer ce que l'histoire, l'archéologie, la géographie ont appris, au sujet de cette île, de choses curieuses et neuves, intéressantes et authentiques.

CHAPITRE XXVIII.

JAVA. — RÉSIDENCES DE L'INTÉRIEUR.

La résidence de **BATAVIA**, si elle est une des plus importantes de la colonie, en est également une des moins étendues. En 1818, à l'époque de la réintégration des Hollandais, elle se prolongeait à l'O. jusqu'à la rivière de Tjikandi, formant, à treize lieues de la capitale, les limites de la province de Bantam; à l'E., jusqu'à la rivière de Tji-gerun, qui la séparait de la résidence de Krawang, distante d'environ treize lieues; enfin, au S., jusqu'aux limites de la résidence de Buitenzorg, comptant ainsi une surface de cent quatre-vingt-six lieues carrées et une population de 180,000 âmes. Depuis cette époque, on a réuni, en 1826, les résidences de Buitenzorg et de Krawang à celle de Batavia, ce qui en a doublé à peu près l'étendue. Buitenzorg est l'un des districts les plus peuplés et les plus féconds de l'île; il comprend une douzaine de cantons dont on avait jadis formé plusieurs régences. Le district de Krawang, plus vaste, a pour limites, au N. la mer, à l'O. le district de Cheribon, au midi les Préangers. De belles plantations de cannes à sucre, des moulins pour scier le bois, témoignent en faveur de l'industrie agricole et manufacturière de cette résidence.

On a vu ce qu'était la résidence de **BANTAM**, avec ses 983 d'essas ou villages. Les revenus de ce territoire s'élèvent à près de deux cent mille florins. On y fabrique des guingans communs, du fil d'ananas, de la poterie, des nattes de jonc ou de bambou fort estimées, ainsi qu'une espèce de chaux très-fine qui sert à la fois à crépir les maisons européennes et à préparer le bétel des naturels.

A côté de la résidence de Bantam est celle des **PRÉANGERS**, la plus vaste, la plus riche, la plus importante de toute l'île. Pour aller de Batavia aux Préangers, quatre buffles suffisent à peine à traîner une calèche le long de rampes escarpées. Au point culminant de la route, on a sur la droite le Mont-Guedé dont le sommet vomit encore une colonne de fumée; puis sur la gauche une longue chaîne ondulée qui s'étend au-delà des limites de l'horizon. Ce sont là les Préangers, province à laquelle les tableaux statistiques de sir Stamford Raffles attribuent les

deux neuvièmes de la superficie de Java, ou 10,000 milles carrés anglais.

La résidence des Préangers est subdivisée en quatre arrondissemens ou régences, Sumadang, Bandong, Tjanjor et Limbadang. Les régens ou chefs indigènes en fonctions à l'heure actuelle y sont encore les héritiers et descendants directs de ceux qu'y trouva la Compagnie hollandaise au commencement du XVII^e siècle, et ces souverains descendaient à leur tour de la tige royale de Pandjajaram, qui avait régné sur la partie occidentale de Java avant les révolutions produites par la propagande islamite.

Le chef-lieu de la résidence des Préangers est Tjanjor, gros bourg à six lieues de Buitenzorg. C'est peut-être la plus jolie de toutes les villes purement javanaises. Les rues sont de larges allées tirées au cordeau, bordées de charmilles ou de haies de bambous. Par-dessus ces barrières on distingue des arbres fruitiers et des arbres à fleurs odoriférantes, qui semblent s'étendre comme des parasols au-dessus de cases basses et jolies. Les ruelles latérales sont propres, régulières et ombragées. Les habitations prises isolément n'ont point de beautés saillantes, mais elles ont toutes un aspect d'ordre, de symétrie et d'aisance. Au milieu de la ville est un beau bazar, d'où les Chinois sont exclus par suite d'une mesure fiscale. Avant 1825, Tjanjor était un bourg d'une médiocre importance, mais le voisinage de Buitenzorg et les soins du baron Van-der-Capellen en ont fait une ville charmante, une ville industrielle, fournissant des ouvriers à toute la province. Les autres capitales de la résidence, Bandong et Sumadang, ne le cèdent guère à Tjanjor ni pour le site ni pour la population. Le dernier régent de Sumadang, mort il y a quelques années, avait le titre de pandjéran; son palais ou *dalam* était magnifique; il en faisait les honneurs aux Européens avec une grâce vraiment royale. Dans la partie méridionale du district de Bandong, se trouve le *Gounong-Gountour*, volcan terrible dont les éruptions récentes ont laissé de désastreux souvenirs.

Le territoire des Préangers se trouve encore, d'après la loi coloniale, sous le coup d'un monopole onéreux pour ses planteurs. Pendant que toutes les autres résidences voyaient proclamer la culture libre et le libre choix des débouchés, une loi spéciale plaçait les Préangers hors du droit commun et en faisait une espèce de ferme sous le patronage du gouverneur-général et de ses agens. Les récoltes de café des Préangers ne peuvent être vendues directement